



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Après-coup

Une psychanalyse aux frontières épistémologiques imperméables ? Réponse à Claude Smadja



A psychoanalysis with impermeable epistemological borders?

L. Poenaru

Centre médical de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

Appelé à contribuer au débat proposé par la revue *In Analysis* à partir du texte de Claudia Infurchia *Au cœur de l'affect, le « récit non verbal »*, Claude Smadja nous livre son commentaire en annonçant en préambule que l'articulation en question pose un problème fondamental pour le psychanalyste contemporain qu'il est et tente de préciser « la position épistémologique générale à partir de laquelle peut se discuter l'articulation entre psychanalyse et neurobiologie ». Convaincu que ce type de débat n'est généralement pas très fécond car biaisé par le présupposé implicite que la démarche ne fait que rabattre les données psychanalytiques vers les données neurobiologiques, C. Smadja souhaite rappeler d'abord quelques vérités élémentaires sur lesquelles se fonde la méthode psychanalytique dans sa singularité épistémique.

Une de ces vérités, qui attire l'attention du lecteur est la suivante : « la psychanalyse est un domaine du savoir qui n'entre pas dans le cadre épistémologique des sciences, qu'il s'agisse des sciences dures ou des sciences humaines ». Les faits techniques sont indéniables : l'analyste adopte une position particulière supposée récolter un matériel inconscient de la part de l'analysant, matériel offert à l'interprétation dont l'objectif est de rendre conscient. L'auteur en vient ainsi à proposer une « définition de la position épistémologique qui me paraît correspondre le mieux à celle que doit tenir, selon moi, la psychanalyse par rapport aux sciences » et considère l'impossibilité d'en interpréter les matériaux cliniques à partir d'autres modèles que ceux de la psychanalyse. « Autrement dit, et du point de vue heuristique, considère C. Smadja, je pense que la frontière est infranchissable entre les données de la psychanalyse et leurs éventuelles interprétations selon des modèles scientifiques ». Tout cela laisse toutefois la frontière ouverte aux comparaisons et aux analogies qui peuvent être significatives.

Ces « vérités » posent, à mon sens, un ensemble de problèmes difficiles à résoudre, mais qui méritent que l'on s'y attarde dans l'espace réduit qui nous est imparti et du moins poser les questions que cela provoque. Qu'entend-on par « cadre épistémologique des sciences » et pourquoi la psychanalyse n'est-elle pas autorisée à entrer dans ce cadre ? Les objets de la psychanalyse ne peuvent-ils pas être transdisciplinaires au même titre que ceux de la biologie

qui sollicite une pluralité de théories et de concepts (mathématique, logique, observation naturaliste, interprétations dynamiques des interactions gène-environnement, etc.) et également une pluralité d'interprétations permettant de comprendre un phénomène qui ne peut pas être expliqué par une seule théorie ? Un « objet » d'étude appartient-il à une discipline ou à la nature ? L'atome appartient-il à la physique ou à la matière ? Un concept théorique peut-il être dissociable de l'objet qui le génère et dont il est le reflet sous forme de représentations ? Comment prétendre à une interprétation exhaustive d'un phénomène sur la base d'une perspective unique ?

L'extraction d'un souvenir inconscient, par exemple, ne peut-elle pas être entendue selon une pluralité de théories qui permette l'élargissement de la compréhension du souvenir en question ? L'inconscient appartient-il à la psychanalyse ou à la nature humaine ? L'objet de connaissance appelle-t-il des disciplines ou les disciplines créent-elles des objets ? En quoi cette diversité d'interprétations et de compréhensions nuit-elle à la cohérence de la psychanalyse ? La technique psychanalytique et les théorisations qui s'y attachent sont-elles strictement psychanalytiques et dès lors enfermées dans une frontière infranchissable ?

Aussi, sur plan rigoureusement épistémologique, quelle posture adopte la psychanalyse ? N'est-on pas en train de confondre épistémologie et techniques/outils/théories/objets au sein d'une démarche de pensée et de recherche dont les frontières ne sont, pour ainsi dire, jamais imperméables et encore moins lorsqu'on se positionne du point de vue épistémologique ? Quels sont les critères, valeurs et intentions qui fondent une épistémologie de la psychanalyse ?

Le champ de l'épistémologie – à condition qu'il existe – est, par définition, transdisciplinaire ; considérer un objet d'un point de vue épistémologique, suppose son examen à l'intersection de plusieurs disciplines : sciences (signification donnée par le grec ancien *épistémè*), logique, philosophie, théories de la connaissance, *science studies*¹ et probablement sociologie des sciences, anthro-

¹ Champ de recherche interdisciplinaire qui vise l'étude du fonctionnement concret de la science dans son lien avec la société; il s'appuie sur des méthodes et théories issues de diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Voir aussi sciences, technologie et société (STS), spécialité multidisciplinaire portant sur les relations entre les trois domaines.

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2017.05.011>

2542-3606/© 2017 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

pologie, etc. L'étude d'une discipline de ce point de vue appelle nécessairement toutes les autres et entraîne, de ce fait, l'ouverture des frontières théoriques et conceptuelles permettant la fécondation et la « vie scientifique ». Cette dernière doit elle aussi son existence à la « présence contradictoire de l'Autre » (Vincent, 1996) : « Au commencement des molécules se reconnaissent et s'unissent en s'opposant entre elles. Une seule ne peut prétendre être vivante ; la présence contradictoire de l'Autre est nécessaire. La vie naît de cette rencontre et de cet affrontement. Elle établit un lien fondé sur la confrontation entre des entités singulières. On pourrait presque dire qu'elle est un phénomène religieux, en donnant au mot son étymologie latine (religare) » (p. 14).

Les frontières disciplinaires ne sont établies que pour des raisons de cohérence interne, de délimitation des objets de recherche ou alors de façon arbitraire ou encore en vertu de conflits entre le dedans et le dehors qui mériteraient un examen à part. Historiquement, toute science (et la psychanalyse n'a pas échappé à la règle) s'est développée grâce aux apports des autres sciences : les connaissances en chimie, par exemple, sont indissociables de l'apport des méthodes utilisées en physique et des technologies qu'elle permet de fabriquer afin d'accéder à un savoir non connaissable par la simple utilisation des sens, etc. Comme le souligne également Georgieff (2017), « une science ne peut ni se décréter elle-même comme telle, ni exister seule. Elle est reconnue comme telle par les autres sciences, de manière consensuelle, par une validation de la communauté scientifique, c'est-à-dire par une instance étrangère à elle-même ».

La condensation disciplinaire du concept d'épistémologie rend son maniement difficile voire confus et appelle à plus de prudence dans son emploi. Je dis plus haut « à condition qu'il existe » car il est généralement absent des cursus de formation scientifique malgré les multiples développements théoriques et son utilisation fréquente dans les réflexions académiques ; cela laisse entrevoir le statut incertain et les rapports ambivalents que l'on entretient avec un concept dont on se réclame sans véritablement l'assumer, relégué à juste titre à une philosophie (avec laquelle il conserve des liens très étroits) dont la métaphysique n'est pas compatible avec un certain progrès scientifique. N'oublions pas qu'Aristote fait de la sagesse la science la plus haute ; étant première, elle donne des lois et commande les sciences. Matière à réflexion, si nous considérons ce que l'on appelle actuellement l'« empire technoscientifique » que l'on confond et qui se confond avec les sciences. . .

Ce qui définit donc la démarche épistémologique, en plus des principes de base (étude des théories, des modèles, des exercices de pensée, etc.), c'est l'examen des liens interdisciplinaires et transdisciplinaires inhérents à la construction d'une discipline. Au-delà des définitions, le regard épistémologique est caractérisé avant tout par la possibilité de faire un pas de côté pour penser le cadre dans lequel se construit la connaissance. Tenir un « discours » sur la science, tel que l'entend l'étymologie même du terme « épistémologie », suppose le questionnement de « ce que l'on est en train de faire » par un recul sans lequel toute pratique risque de ressembler à un passage à l'acte mobilisé par des raisons inconscientes individuelles et/ou collectives. La critique actuelle des sciences met d'ailleurs en lumière une série de passages à l'acte (parfois monstrueux) qui ne tiennent pas de la connaissance, mais des intérêts économiques, industriels, militaires et idéologiques qui situent la science (et surtout ses applications) loin de la sagesse prescrite par Aristote.

À propos de la posture philosophique, Wismann (2010) soutient qu'elle désigne le recul nécessaire, l'effort à faire pour aller au-delà du point de convergence que note le lieu commun pour retrouver la visée en jeu dans l'élaboration du lieu commun ; par ce recul on renonce à la pleine possession du savoir au profit d'une interrogation réglée sur un savoir à acquérir : « La philosophie est, à travers l'expression "amour du savoir", l'aveu d'une non-

possession du savoir. Elle nous engage dans un processus de subsomption du particulier sous le général. » (p. 131). Sans doute, ce « général » logique et inévitable dans une réflexion scientifique entre en contradiction avec le postulat d'une singularité du matériel clinique en jeu. Or on imagine difficilement, au sein de la démarche théorique et non pas clinique, un développement qui ne passe pas tôt ou tard par une subsomption du particulier sous le général.

La transdisciplinarité qui est au cœur de la revue *In Analysis* s'oppose, d'une certaine manière, aux découpages disciplinaires aux effets inévitablement réducteurs et tente d'opérer une « instrumentalisation » des autres domaines. Nous sommes d'avis, comme Hamel et Orival (2017), que « la transdisciplinarité peut enrichir une discipline, qui ne cesse pas d'exister comme discipline sous son effet, dans la mesure où les concepts transportés sont mobilisés pour revoir le pouvoir explicatif de ses théories et non pour renforcer une position dominante » (p. 23).

Qu'en est-il de la psychanalyse ? Nous devons nous rendre à l'évidence : son statut épistémologique est de toute manière incertain aux vues des relations conflictuelles qu'elle entretient avec les sciences (depuis fort longtemps) et avec la philosophie, les principaux points d'appui théorique de l'épistémologie. Historiquement, la validation et la prédictibilité des faits a été l'une des lignes de démarcation entre la psychanalyse et le positivisme qui s'est imposée de manière autoritaire il y a environ un siècle en arrière. Depuis lors, malgré les relents positivistes toujours présents dans la réflexion scientifique, la position épistémologique a nettement évolué vers des postures plus indéterminées voire indécidables et les sciences (du moins l'épistémologie des sciences) se sont résolues autour du principe d'incertitude. Au fond, postule Wismann (2010), ce n'est pas la connaissance acquise qui fait l'homme de science ou le chercheur, mais le fait qu'il travaille sur fond d'inconnu. S'ériger en absolu, c'est faire triompher le rêve grec de la contemplation du réel (au détriment du divin) et faire émerger l'idéologie. Ce positionnement scientifique semble avoir échappé aux psychanalystes qui, eux-mêmes, travaillent sur fond d'inconnaissable et d'indécidable.

Il reste à définir quels sont les angles d'attaque d'une perspective épistémologique en psychanalyse supposant, il va de soi (mais pas pour tout le monde) l'ouverture de la frontière épistémologique. Examiner les principes fondamentaux qui constituent la psychanalyse peut se faire de l'intérieur comme de l'extérieur. Ainsi, une interprétation psychanalytique en tant qu'objet d'étude, peut être abordée du point de vue interne comme un moyen de dégager un contenu inconscient de son enkystement afin de le faire accéder à la conscience tout en l'insérant dans la construction intersubjective qui a lieu entre les deux protagonistes d'un travail analytique ou thérapeutique. Elle peut, et cela est indispensable, être abordée du point de vue externe à l'aide d'une perspective épistémologique qui interroge la manière dont on récolte les informations utilisées dans la formulation de l'interprétation, la pertinence des méthodes à l'œuvre et des objets mis en examen, les fondements théoriques et expérimentaux qui valident cette technique, par qui est-elle enseignée, quel est le lien que l'on peut établir avec des connaissances venues d'autres disciplines et ainsi de suite. En d'autres mots, la psychanalyse se nourrit-elle d'elle-même ou est-elle dépendante des autres domaines ?

L'angle épistémologique exige, de la part des psychanalystes, la connaissance des principes de base des sciences (avec leur indétermination), de la philosophie voire de la logique. Par le recul induit par le regard épistémologique, le psychanalyste se voit offrir la possibilité de contribuer à un terrain commun de connaissances, celui créé par la rencontre de représentants de diverses disciplines réunis par des questionnements qui vont au-delà des objets et des outils conceptuels délimités par chacune des disciplines. Ce terrain

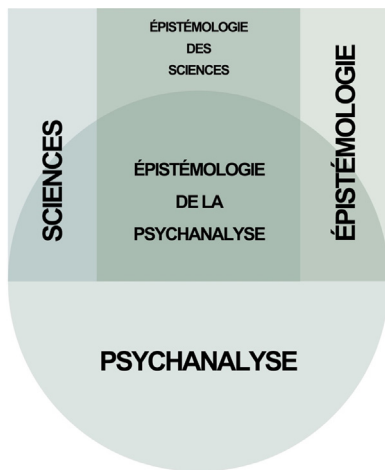


Fig. 1. L'épistémologie comme terrain commun.

de rencontre impliquant l'ouverture de la frontière théorique psychanalytique pourrait être schématisé sur la Fig. 1.

Pour revenir au commentaire de C. Smadja, ce détour par la compréhension du cadre épistémologique et des exigences qui le constituent, nous a permis de soutenir l'hypothèse que la psychanalyse entre, de par la définition même du terme d'épistémologie, dans le cadre épistémologique des sciences. Développer une épistémologie de la psychanalyse est une

démarche qui a comme conséquence inévitable l'ouverture de la frontière théorique afin de la laisser se faire féconder par cette connaissance autre. Faire sortir la psychanalyse de ce cadre suppose dès lors l'éloigner de la possibilité d'interroger ses concepts à la lumière des connaissances issues d'autres domaines. Cela voudrait dire aussi faire de la psychanalyse une connaissance entièrement isolée de l'ensemble des connaissances du monde, sorte d'île autarcique se suffisant à elle-même. Le concept « épistémologie psychanalytique » serait employé, dans ces conditions, de manière décorative puisqu'il manquerait l'expérience de pensée effectivement épistémologique.

Quelle serait alors la valeur heuristique d'une frontière infranchissable épistémologiquement telle qu'annoncée par C. Smadja ?

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Georgieff, N. (2017). La psychanalyse parmi les sciences : Pour un (autre) retour à Freud. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2.
- Hamel, J., & Orival, T. (2017). Qu'est-ce exactement que la transdisciplinarité ? In M.-A. Caron & M.-F. Turcotte (Eds.), *La transdisciplinarité et l'opérationnalisation des connaissances* (pp. 23–38). Montréal: Éditions JFD.
- Vincent, J. D. (1996). *La chair et le diable*. Paris: Odile Jacob.
- Wismann, H. (2010). Comment savoir ce que nous savons. In J. M. Besnier, E. Klein, H. Le Guyader, & H. Wismann (Eds.), *La science en jeu*. Paris: Actes Sud.